

54e Festival international du film, Cannes 2001 — Sélection officielle

Journal de bord

Francine Laurendeau

Numéro 215, septembre–octobre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laurendeau, F. (2001). 54e Festival international du film, Cannes 2001 — Sélection officielle : journal de bord. *Séquences*, (215), 32–34.

54^e Festival international du film, Cannes 2001 | SÉLECTION OFFICIELLE

Journal de bord



Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain

L'arrivée à Cannes en hélicoptère est grisante. De l'aéroport de Nice à l'héliport de Cannes, on survole de près la mer turquoise, huit minutes féériques qui vous nettoient des fatigues du voyage. Depuis que j'ai découvert que le trajet Nice-Cannes est moins cher (et tellement plus rapide) en hélicoptère qu'en taxi, je réserve ma place longtemps d'avance à l'aller comme au retour. Le Festival commence demain. Je me surprends tout de même à faire la queue devant une salle de la rue d'Antibes où on donne le plus célèbre des refusés de Cannes : **Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain**, de Jean-Pierre Jeunet. Un film tonique et malicieux, d'une fraîcheur cristalline.

Quand je pense qu'avant de quitter Montréal, j'avais naïvement loué à la Boite Noire le **Moulin Rouge** de John Huston, m'attendant à un *remake* de cette très classique évocation de la vie et des sources d'inspiration du peintre Toulouse-Lautrec ! Le Paris 1900 du **Moulin Rouge** de Baz Luhrmann, film d'ouverture de ce 54^e Festival international du film de Cannes, est totalement fantasmé dans ce grand spectacle tourné sur cinq plateaux des Studios Fox Australia, déployant tous les artifices imaginables, à commencer par une utilisation virtuose de l'image numérique. La musique est un indigeste salmigondis de citations techno-rock-pop, d'Oscar Hammerstein à Paul McCartney, de *Lady Marmelade* à *Like a Virgin* en passant par Sting, Elton John, David

Bowie. Avec, au premier plan, une histoire d'amour archi-classique qui s'étire interminablement et dont le dénouement rappelle *La Dame aux camélias*. Bref, mon admiration du début s'est tranquillement transformée en ennui.

Après quelques films d'un intérêt moyen, je nageais dans une vague somnolence lorsque, en ce matin du 11 mai, dans le Grand Théâtre Lumière (la meilleure salle du festival), la projection d'**Apocalypse Now Redux**, de Francis Coppola, produisit sur moi un effet galvanisant. D'autant plus que j'étais là en 1979 quand le film, présenté comme une œuvre inachevée et en péril, se mérita la Palme d'or *ex aequo* avec **Le Tambour** (*Die Blechtrommel*), de Volker Schlöndorff. À 22 ans d'intervalle, je peux dire que le choc est d'une égale intensité. La loufoque absurdité de la guerre du Vietnam et la folie que génère ce cauchemar éclatent avec une puissance nouvelle dans cette version remontée à partir du matériau original où le film trouve enfin sa véritable durée.

Tandis qu'il interprète le dernier acte du *Roi se meurt*, d'Ionesco, des hommes attendent en coulisses Gilbert Valence, comédien réputé, pour lui annoncer que sa femme, sa fille et son gendre viennent de mourir dans un accident de la route. **Je rentre à la maison**, de Manoel de Oliveira, c'est la vie qui continue après un cataclysme. C'est Michel Piccoli en un personnage assez équilibré pour refuser les tentations du pathétique : son Valence

54^e Festival international du film, Cannes 2001 | SÉLECTION OFFICIELLE

remonte aussitôt sur scène. Il refuse une télésérie dont les thèmes lui déplaisent, mais accepte le risque de jouer en anglais dans une adaptation de James Joyce au cinéma. Jusqu'au jour où...

Michel Piccoli est inoubliable dans l'interprétation de ce comédien septuagénaire qui sait être chaque soir éblouissant dans Ionesco ou Shakespeare pour redevenir, le jour, piéton curieux qui déambule dans Paris, grand-père attentif qui s'occupe avec affection et humour de son petit-fils. Sur les détours de la vie quotidienne et sur l'amour du théâtre, un film magistral auquel je donnerais à tout le moins le prix d'interprétation masculine. Et il semble qu'à Cannes, 2001 soit l'année Piccoli. Car de Piccoli réalisateur, j'ai vu hier, à la Semaine Internationale de la Critique, **La Plage noire**, son deuxième long métrage, avec Jerzy Radziwilowicz, un film noir et intense qui révèle un auteur.

Nous avons au Festival de Cannes un avantage précieux : nous voyons les films avant les spectateurs du monde entier. C'est la primeur absolue. Et la documentation nous parvenant à la dernière minute, nous n'avons pas toujours le temps d'en prendre connaissance avant la projection. La surprise est alors totale. Ce fut pour moi le cas de **Roberto Succo**, de Cédric Kahn, dont **L'Ennui** ne m'avait pas convaincue. Une jeune fille de 16 ans tombe amoureuse d'un garçon au comportement bizarre. Et parce que, dans la région, surviennent des disparitions et des meurtres inexplicables, un policier s'intéresse, lui aussi, à celui qui dit s'appeler Kurt mais qui a un accent italien.

Ce meurtrier aux identités multiples a réellement existé. Bernard-Marie Koltès en a même fait un héros. S'inspirant d'une enquête de la journaliste Pascale Froment, Kahn, lui, en fait un déséquilibré dont aucune explication psychologique ne nous livrera la clé. Le coup de génie, c'est d'avoir choisi un parfait inconnu — Stefano Cassetti, jeune Italien au regard bleu perçant — pour incarner Roberto Succo. Un personnage survolté, enfiévré, tout en nerfs et en violence rentrée. Et d'ailleurs l'essentiel de la distribution se compose d'actrices et d'acteurs peu connus, ce qui contribue à donner à ce film un sentiment d'authenticité qui confine au documentaire.

Jean-Luc Godard, né en 1930, et Ermanno Olmi, né en 1931, qui se retrouvent côte à côte à l'horaire, sont deux survivants d'un âge d'or révolu, deux divinités vénérées par les membres d'une espèce aujourd'hui en voie d'extinction qui fleurissait dans les années cinquante, soixante et soixante-dix : j'ai nommé l'espèce des cinéphiles. Le cinéma était une religion qui avait ses écoles (les

ciné-clubs et les cinémathèques), ses temples (les salles d'art et d'essai), ses missionnaires (les critiques des *Cahiers du cinéma*).

Pour arriver à voir ce matin **Éloge de l'amour**, de Godard, il a fallu arriver très tôt, se battre pour entrer dans la Salle Bazin et subir une longue attente. Mais rien à faire. Si j'ai idolâtré, dans une vie antérieure, **À bout de souffle**, **Pierrot le fou**, **Le Mépris**, j'ai aujourd'hui totalement perdu la foi. Devant cette accumulation de citations (Bergson-Bataille-Langlois-Weil-Péguy-Ophüls...) et d'accusations anti-américaines (« Les Américains n'ont pas de mémoire, alors ils achètent les histoires des autres. », « On n'a pas payé madame Schindler qui vit dans la misère en Argentine. ») déversées dans l'oreille d'un public gagné d'avance et bruisant d'admiration, je me suis sentie bien seule.

Par contre, j'ai pu constater hier soir à quel point l'art d'Olmi sait traverser l'épreuve du temps. Souvenez-vous seulement de **L'Emploi (Il posto)**, en 1961, de **L'Arbre aux sabots (L'albero**



Le Métier des armes

degli zoccoli), Palme d'or en 1978, ou de **La Légende du Saint Buveur (La leggenda del Santo Bevitore)**, Lion d'or en 1992. **Le Métier des armes (Il mestiere delle armi)** se situe à la fin du Moyen Âge. On n'avait connu jusqu'alors que l'arme blanche, l'épée du guerrier qui est le prolongement de son bras. Une guerre d'homme à homme, réglée par un code d'honneur. La grande révolution de l'art militaire sera l'avènement des « bouches à feu ». Et c'est un boulet de canon qui va blesser à la jambe le jeune héros de l'histoire racontée par Olmi, Jean de Médicis, qui guerroyait contre Charles Quint.

Comme sous la pulsion d'un grand chorégraphe, des rangées d'hommes se déploient, lance au poing, dans de vastes paysages

54^e Festival international du film, Cannes 2001 | SÉLECTION OFFICIELLE

tournés en cinémascope. On dirait un tableau d'Uccello qui s'anime. Non, je ne suis pas en train de trouver la guerre jolie, je m'émerveille devant la beauté des images de ce film somptueux. Il fait sombre, il fait froid. La blessure du jeune seigneur s'infecte et il faut se préparer à l'amputation. (Dans la Salle Debussy, on sent passer un frisson d'angoisse; les petites natures ferment peureusement les yeux.) Et comme si, sous l'effet de la douleur, l'âme du malade se détachait momentanément de son corps souffrant, la séquence de l'amputation est d'un lyrisme enlevé et sensuel. Ermanno Olmi, j'espère vous retrouver au palmarès, vous méritez haut la main le prix de la mise en scène.

Mais je n'avais pas encore vu **Va savoir**, de Jacques Rivette, autre révélation de ce festival. Avec une troupe italienne dirigée par son compagnon Ugo, Camille vient jouer à Paris un Pirandello. Elle ne peut s'empêcher de revoir le garçon qu'elle a quitté il y a trois ans. Ugo, lui, est sur la piste d'un texte inédit de Goldoni. Ses recherches vont lui faire connaître une jeune fille séduisante qui tombe amoureuse de lui. Et bien d'autres péripéties



Nanni Moretti

vont s'enchevêtrer tandis que des extraits de Pirandello ajoutent un contrepoint souvent piquant à cette comédie mise en scène avec intelligence, sensibilité et humour. Le dénouement est exquis et les acteurs, remarquables, à commencer par Jeanne Balibar (Camille), qui a une façon très rafraîchissante de se parler toute seule. Sa présence est forte et son ton, très personnel, évoque (mais sans imitation aucune) celui d'une Delphine Seyrig. Bref, le bonheur.

Nouvelle incursion vers « Les Spéciales » de la Semaine Internationale de la Critique où je vois cette fois deux documentaires. **Le Cas Pinochet**, de Patricio Guzmán, retrace depuis ses débuts, avec intelligence et efficacité, l'aventure judiciaire qui a réussi à mettre le dictateur tortionnaire au banc des accusés. Et **Nuages**, de Marion Hänsel, qui nous offre une heure seize de

nuages. C'est culotté comme démarche, le résultat est proprement euphorisant.

Je reviens à la compétition, pas trop pressée de voir **La Chambre du fils (La stanza del figlio)**, le nombrilisme d'**Aprile** m'ayant sérieusement lassée du style de Nanni Moretti dont j'avais pourtant bien aimé **Journal intime (Caro Diario)**. Dans une petite ville italienne, une famille unie dont les enfants sont deux adolescents : l'aînée, Irene, forte et passionnée et Andrea, plus doux, plus secret. Giovanni, le père, interprété par le réalisateur, est psychanalyste et c'est à travers son regard que nous suivons l'essentiel de cette histoire.

Au cours d'une plongée sous-marine, Andrea se noie. La mère (Laura Morante) s'abandonne à son chagrin. Irene se ressaisit bravement. Giovanni, lui, s'obstine à continuer son travail, mais il est plus profondément atteint qu'il ne paraît. C'est alors que surgit un personnage inattendu qui apporte un nouvel éclairage sur le jeune disparu. Un film très tendre sur un sujet très dur. Beaucoup d'émotion dans la salle ce matin. Le traitement de

Moretti, tout comme son interprétation du personnage de Giovanni, est sans complaisance, honnête et direct.

C'est de retour à Montréal, le 20 mai au soir, que je prends connaissance du palmarès. En accordant la Palme d'or à Nanni Moretti pour **La Chambre du fils**, le jury présidé par Liv Ullmann se rallie aux festivaliers cannois et au public italien. Et en donnant à Isabelle Huppert le prix d'interprétation féminine pour sa saisissante composition dans **La Pianiste**, de Michael Haneke, il a raison. Mais les deux autres prix à ce même film sont abusivement pléonastiques, d'autant plus qu'ils soulignent des absences criantes. Michel Piccoli, Manoel de Oliveira, Jacques Rivette

sont repartis bredouilles. Quant à David Lynch et Joel Coen, ils auraient mérité mieux. Un piètre palmarès.

Heureusement que le jury présidé par Maria de Medeiros sauve l'honneur en attribuant la Caméra d'or à **Atanarjuat l'homme rapide**, de Zacharias Kunuk, présenté dans la section Un Certain Regard. Tournée à Igloodik, au nord de la terre de Baffin dans l'Arctique canadien, interprétée par des acteurs inuits et parlée en langue inuktituk, une superbe histoire d'amour, de vengeance et de mort qui méritait largement le prix de la meilleure première œuvre.

Francine Laurendeau